

Kranzs Traum (le rêve de Kranz)

On est en mai. La fille bat de la semelle depuis près d'une demi-heure. Il ne fait plus froid et pas encore chaud; un temps entre deux. Un vent intermittent évapore l'humidité grasse qu'une bruine dépose sur le macadam.

Des rues comme celles-là, il y en a beaucoup. Elle forment un immense labyrinthe où même les gens d'ici se perdent, pas forcément par méconnaissance mais par une monotonie qui donne le vertige.

Intensément bombardée à la fin de la guerre, Heigelsteim vient d'être reconstruite pour confirmer sa vocation. Les hostilités ont épargné le centre ville et on a bâti tout autour une gigantesque zone industrielle. Ainsi se succèdent de volumineuses remises en béton brut, plus rarement des usines-cubes bruyantes et fumantes, le tout ponctuées de temps à autre par de gros hangars en briques rouges montés avant la crise de vingt-neuf et miraculeusement épargnés par le cataclysme américain tombé du ciel. Car la brique, matériau traditionnel de cette région, vient d'être supplantée par la poudre de pierre, moins coûteuse et de manipulation plus aisée.

Ici, point de théâtres ou de salles de spectacles réputées; juste une poignée de médiocres cinémas dévolus aux films de guerre, d'aventure ou encore à la comédie populaire : la contrée se dévoue au commerce et à l'industrie lourde, pas aux choses pensantes ou esthétiques.

On trouve ainsi à Heigelsteim toutes sortes de fabriques faisant essentiellement dans le matériau électrique, la sous-traitance automobile ou la synthèse des matières plastiques et chimiques diverses sans compter quelques boulons.

L'agglomération qui compte à peu-près cinquante mille âmes, outre ce qui sort de ses propres fabriques, voit affluer la production des alentours à cause du chemin de fer. Ainsi, se mélangeant aux usines, de vastes entrepôts profitent de multiples opportunités.

Et par conséquent on a importé de l'ouvrier des pauvres montagnes au sud du pays mais aussi de l'étranger lointain, essentiellement du côté du Bosphore. Ouvrier bien souvent seul et subissant les affres de la solitude sexuelle.

C'est pourquoi, le long de ce mur en briques sans fin, dans cette rue semblable à toutes les autres de cette zone pesamment industrielle, la fille bat de la semelle dans l'attente de l'homme prêt à échanger quelques billets contre un fugace contact charnel.

Une fille pas mal, genre nordique, blonde, aux traits fins, aux longues jambes recouvertes de bas noirs, portant un ciré anthracite et des chaussures à talon aiguille; qui garde plaqué contre son flanc son précieux sac à main. Une fille échappée de sa campagne minable, au dos un peu voûté, au regard triste et dur des chiens qui se sont trop battus.

Ce soir, les affaires sont mauvaises : on est en fin de mois, la paye s'est envolée avec le loyer, la nourriture et le jeu. Et la pluie qui s'y est mise. Alors elle hante le trottoir et ses talons claquent sur le bitume. Ce bruit solitaire qui lui revient des murs nus et froids l'exaspère : elle est la cause impuissante de son propre dérangement. A qui s'en prendre d'autre? Elle regarde sa montre : il est presque minuit; elle se dit : «bon dieu! il n'y a vraiment personne; dans cette zone, on pourrait me faire la peau ni vu ni connu; j'aurais beau crier, je crèverais quand même!»

A cent mètres, au coin de la rue, apparaît un type en imperméable crème impersonnel, du genre de ceux qu'on achète pas cher dans les nouveaux magasins populaires et qu'on jette machinalement sur les épaules sans même regarder le temps qu'il fait. Et il se plante sans bouger.

Elle se demande nerveusement : «qui est ce type? ». Ca fait quatre ou cinq soirs de suite qu'il revient. Il est apparu en début de mois, est revenu le lendemain pour disparaître pendant deux bonnes semaines. Et le revoici. Au début, évidemment, elle n'a pas fait attention : il y en a tellement qui n'ont pas les moyens de s'offrir ses services et qui se postent au coin de la rue un long moment, la main sur le pantalon; mais c'est quand il y a du monde car c'est pas le genre d'endroit où on aime être remarqué.

Et elle se dit : «les voyeurs, ils ne viennent pas les soirs de pluie. Les voyeurs, c'est du genre qui osent pas, des recroquevillés de la cervelle, des pas-bien dans leur peau; alors le mauvais temps, ça leur refroidit les pulsions.»

Elle fait semblant de ne pas le voir tout en se demandant quelle gueule il peut avoir. Forcément, elle est myope et ne met que rarement ses lunettes, coquetterie oblige! et puis tous ces types qui viennent pour la même chose, quelle importance? Elle se tourne du côté du mur, sort les besicles de son sac et les posent précautionneusement sur son nez; difficile malgré ça de distinguer les traits d'un visage à une telle distance ; et il fait sombre. Elle se ravise : surtout pas le regarder! et avoir l'air nature; les tordus, plus on s'intéresse à eux et plus ils s'accrochent! se lance-t-elle fermement.

A force de le regarder en coin, elle réussit à s'en faire une idée. Il est jeune, d'une taille un peu supérieure à la moyenne; mais ce qu'il a de remarquable, c'est sa pâleur. Pas une pâleur de malade, avec des traits marqués; non, une simple blancheur marquée. Et elle le trouve plutôt mignon. Elle se redresse à cause d'une sourde contraction qui vient de naître au fond de son ventre; elle se dit sèchement : «il n'y a pas d'âge ou de genre pour être fêlé.» Et elle se rappelle ce fils de famille au visage innocent, à la voix douce et aux mains si fines, qui voulait l'attacher sur le lit. Il l'avait traité de tous les noms, de putain, avait insulté sa famille et sorti son sexe; il blêmait tandis que sa bouche se tordait et que ses yeux expulsaient des pointes de haines.

En bref, pas gai la fin de soirée.

Elle regarde à nouveau sa montre, une pièce dernier cri de la joaillerie suisse, une folie bordée de minuscules pierres brillantes; pas du toc. Un véritable appel au crime dans cet endroit infesté de misère. Minuit quarante. Elle se jette à elle-même : le travail de nuit, la galère!

Et ça fait maintenant une bonne demi-heure qu'il est planté au coin là-bas, les mains dans les poches à la regarder avec des yeux de poisson mort. Elle pense : un vrai cinglé à n'en pas douter.

Quand elle sent l'embrouille, c'est toujours pareil, c'est au ventre que ça lui prend. Ça commence exactement derrière le nombril et ça s'étend aux boyaux pour s'appesantir au bas-ventre. De plus, les jambes lui filent en coton tandis que sa tête s'emplit d'un gaz lourd.

Elle se dit : «je vais quand même pas tomber dans le pommes, ça serait un comble! j'en ai vu d'autres!» Elle regarde de l'autre côté; après le carrefour, il y a un petit bar. «Merde, rien d'allumé!» lâche-t-elle entre ses dents; évidemment il ferme un peu avant minuit. Elle maugrée : «le patron, il aurait dû être fonctionnaire!»

Dernier espoir, le gardien du bâtiment sur la gauche; il s'est réveillé tard; c'est un vieux maniaque aux doigts tordus et au regard fiévreux qui passe sont temps le nez fourré dans des romans policiers. Hélas, c'est éteint; elle fronce les sourcils : «j'ai pas de chance, pour une fois qu'il dort. Que le diable l'emporte!»

Elle se propose d'entrer dans sa carapace comme une tortue sous la menace, de se recroqueviller quand on lui touche les cornes; et se blottit comme lors des grands froids. «Faut oublier, penser à rien; plus facile à dire qu'à faire!»

Un juron s'échappe de sa bouche puis elle serre les mâchoires : voilà que le voyeur à l'imperméable avance de quelques pas lents dans sa direction. Sa gorge se serre, elle déglutit machinalement mais ça ne passe pas. Elle glisse furtivement la main dans son petit sac

qu'elle explore fébrilement. Elle touche un tube de rouge à lèvres, son porte-monnaie, deux ou trois bout de papiers chiffonnés et une paire de petits ciseaux à ongle.

«Est-ce que j'ai pas fait la connerie de le laisser dans la commode?»; ça se pourrait bien, à cause de la police qui n'aime pas qu'on se ballade avec une arme à feu. «Maudits flics! toujours là pour emmerder; jamais là quand y faut» mâchonne-t-elle entre les dents. Ouf! il est fond du sac, froid comme un serpent; elle serre la crosse nacrée du petit pistolet argenté ; une arme de femme; pas de quoi tuer ou même blesser sérieusement ; un «joujou» juste étudié pour coller un peu de plomb sous la peau; ça suffit pour que les gêneurs détalent.

Elle estime la situation en un instant et conclut résolument : je le sortirai lorsqu'il sera à six mètres, et à trois, s'il n'a pas compris, je tire!»

«S'il vous plaît, madame.» Ça vient de derrière; elle sursaute en grimaçant et se retourne brusquement : à trois pas d'elle, un homme au regard terne et à la peau rose tombante malgré une jeune quarantaine la regarde ; il porte un complet gris difforme et de grosses chaussures à bout rond. Un individu banal, dans le genre de sa clientèle; vraisemblablement un ancien paysan au lopin de terre trop petit, chassé par une vie rude et qui a basculé dans le prolétariat ou, s'il est plus chanceux dans l'emploi administratif subalterne.

«C'est combien?»; avec ce genre-là, inutile de sourire et d'y aller au charme; faut pas hésiter; la réponse, sec et net : «cent!» Et comme elle est fatiguée, il n'y aura pas de fantaisie; alors elle précise : «cent, pour l'amour tout simple.»

Sans fioritures, l'affaire est expédiée en un quart d'heure : désapage minute et partie horizontale froide; de toute façon, dans la piaule de la rue de derrière, plumard rouillé, armoire branlante et peinture défraîchie, on n'a pas envie de s'éterniser; les parties fines, c'est ailleurs.

Et avec ce genre de client, elle a résumé une bonne fois pour toute : pas beaucoup d'argent, pas de complications, pas de préliminaire et pas de bavardages! on fait sa petite affaire et on s'en va sans demander son reste. Par voie de conséquence, y a qu'à s'allonger et attendre. Cette espèce de bonhomme, c'est du bon peuple (mais elle n'aime pas le peuple parce qu'elle en vient; d'ailleurs elle n'aime pas grand-monde, sauf ceux qui ont du panache et qui jouent les seigneurs); dans ce cas, ça va comme sur des roulettes; pas comme avec les bourgeois qui viennent se distraire de leurs femmes collets-montés avec les filles du faubourg sur un plumard tarifé; ceux-là, ils ont beau sortir leurs vieux vêtements et relever leurs cols, elle les repère de loin, ils n'ont franchement pas la même allure que les autres; et c'est double tarif! les riches, faut que ça casque!

Elle enfle prestement son imperméable, allume une longue cigarette et regarde sa montre : déjà une heure trente. Le turf, pour ce soir, c'est fini. Et pas question de repasser là-bas avec le cinglé en faction. Ça va dégénérer, elle s'y connaît. Et une fille du trottoir, morte ou vive, dans un tribunal, ça pèse pas lourd : c'est quoi, votre métier? putain! ça jette un froid; ça fait fond de cale, débine, pas envie de bosser, pas de moralité; en bref, Milieu.

Elle en a touché deux mots à Kranz, qui n'a pas froid aux yeux. Il lui a répondu aussi sec : «t'inquiètes pas, ce mec, il est pas dangereux; j'te dis ça au flair, et j'm'y connais.» Puis il s'est frotté le nez pour plomber l'argument; et a ajouté : «il aurait vu ton pétard figolé, il se serait tiré. Même un canif, à ce genre d'oiseau, ça flanque les frousses.» Il a esquissé un geste dédaigneux de la main : «c'est les pédés qui osent pas monter; pas les hommes en tout cas; ça regarde les filles de loin, à longueur de soirée. et puis mon chou, s'il revient, tu m'appelles. Je lui expliquerai comment les affaires tournent dans le coin; je suis pas ton homme pour rien.»

Ça, c'est vrai : Kranz, c'est un homme avec de gros bras, un long visage marqué et un regard qui vous taille comme un couteau. Il lui a fait une bise sur la joue et lui a posé sa grosse paluche sur la hanche, histoire de lui faire sentir qu'il a de l'argument pour la baston et le maintien de l'ordre.

Elle s'est dit : «ça, c'est du parlé net et sans bavure. Kranz, il a raison. Pas solide, ce type; rien à craindre.» Elle a tiré une longue cigarette du paquet sur la table, est allée à la fenêtre, a pris une pause comme dans les films d'Hollywood, puis s'est approchée du miroir pour se refaire une beauté.

Quelques semaines ont passé. Il a encore plu et la fin de mois a été pauvre, comme toutes les fins de mois.

Puis il s'est mis à faire beau, avec un peu de vent, pas méchant. Alors elle a abandonné le ciré noir et s'est acheté un pull moulant rouge et jaune dernier cri, du genre qu'on peut pas se payer dans l'après-guerre, a gardé les hauts talons et a raccourci sa jupe sur les conseils de sa collègue, une fille un peu lourde qui fait quand même du chiffre parce qu'elle regarde les hommes dans les yeux.; ça lui donne du sex-appeal; car sa collègue, sur les hommes, elle en connaît un rayon.

Les affaires ont repris avec la paye du peuple en début de mois et la belle saison qui arrive. Le printemps, ça stimule les organes. Et Kranz, qui louche sur une voiture modèle sport à faire baver quand on a à peine de quoi bouffer, un taudis plein de gosses avec une femme prématurément vieillie, va pouvoir changer de voiture.

II

Au coin de la rue, vers les onze heures, se tient la plupart du temps une poignée de voyeurs. Elle appelle ça «mon nuage à moi, » à cause de sa chanson préférée :

«Il était grand, il était beau
Il sentait bon le sable chaud
Dans le ciel passait des nuages
Sur sa peau il y avait des tatouages
Où était écrit : pas vu, pas pris!»

Le nuage, elle ne le regarde que de loin. Il est comme les murs et les réverbères malingres: il fait partie du décor. Sauf fin mai car le jeune type à l'imperméable mastic reprend sa faction à l'angle; et ce que Kranz a fixé d'une voix sèche il y a un mois lui revient de sa mémoire : ce type, c'est de la femmelette, pas dangereux, rien à craindre! parole d'homme!

Et puis le nuage, faut pas le regarder de trop près; juste en coin. Pour sa réapparition, le type à l'imper mastic n'est resté que cinq minutes; il a disparu les trois soirs suivants; Et est revenu.

Et depuis quelques temps, il arrive un peu avant minuit, reste un bon quart d'heure, immobile toujours là-bas au coin, un peu en retrait des autres, puis disparaît pour une semaine environ, et revient à nouveau quelques soirs de suite. Et son apparence ne change pas : même imper, même coupe de cheveux courts, même regard doux et froid; et même allure un peu martiale.

Alors le nuage, elle se met à le regarder attentivement, toujours en coin, pas de face surtout : pas leur faire croire qu'on s'intéresse à eux : le mépris.

Et ce type, elle l'a maintenant dans l'œil. Il s'est installé dans sa cervelle, s'est foutu au coin d'un paquet de neurones, s'est incrusté dans sa trame nerveuse.

Et elle se met à douter : l'homme est assez grand, un mètre quatre-vingt environ; il est difficile d'apprécier sa carrure de loin, d'autant plus qu'il est enveloppé de son vaste

imperméable, mais lorsqu'il bouge, elle devine une masse lourde et compacte; en tout cas il n'est pas taillé comme un portemanteau; on jurerait un ancien militaire. Et cette espèce, après une bonne guerre, ça pullule. C'est allé s'endurcir sur le front de l'Est ou ailleurs. Sans doute un gars qui en vu et qui ne se laissera pas impressionner par un pistolet argenté de gonzesse.

Mais c'est surtout son éternel regard placide qui l'inquiète; le regard froid du serpent : cet homme n'a peur de rien. Elle s'y connaît pour en avoir vu défiler des marlous dans sa vie et des poignées de coriaces qu'un gros schlass même n'intimide pas. Elle a aussi rencontré une poignée d'assassins; des civils s'entend, pas ceux de la guerre; parce que de ces derniers, il y en a un paquet qui se promène dans la rue. Ils ont buté par-ci par là, sans mot dire, sans hésitation et sans regret non plus, honneur et patrie oblige! ou plus simplement pour sauver leur peau.

Il y en a, c'est de vrais salauds, se dit-elle, et les pires, c'est les froids. Ils tuent calculé. Ils coincent pour faire la peau avec un tas de saloperies d'accompagnement; ils enfoncent leur méchanceté au tréfonds de la chair sans vous laisser la moindre chance. Par exemple, ils s'approchent de vous d'un pas lent et assuré, vous attachent à une chaise avec de douces manières en parlant gentiment; puis ils vous fixent de leur œil froid comme celui d'un poisson mort, vous collent une claue pas trop forte et vous regarde attentivement à nouveau pour mesurer l'effet de leur tartignole; et ils vous en collent une seconde à vous démancher la tête; ou bien ils vous dessinent sur la peau «maman» oui «je t'aime» avec un rasoir, esquissant un sourire lorsque le sang coule; ce sont les esthètes du crime qui aiment inoculer la souffrance lentement, comme une symphonie qui va crescendo jusqu'au bouquet final, feu d'artifice de sons térébrants; ou encore comme une démonstration mathématique de grande ampleur, planifiant l'opération et progressant méthodiquement du superficiel au profond, laissant monter la douleur comme la marée qui avance par vaguelettes...implacables

Et elle se dit : «eh merde! pourquoi est-ce que je me raconte tout ça, nom de Dieu? Pour un gars qu'est là, juste en face, et qui se rince l'œil.» D'ailleurs elle en a parlé à sa collègue qui a regardé le «nuage» en coup de vent. Elle a maugrée que les hommes sont tous des voyeurs et des pervers, que c'est à cause du vice qui est logé dans les glandes de leur bas-ventre. Et qu'il faut savoir s'y prendre, que c'est leur métier à elle, les putes, vu que c'est pour ça qu'on les paye.

Elle a pensé que sa collègue s'en fout et qu'elle monterait même avec le Diable, pourvu qu'il paye. Et comme c'est bien souvent le Diable qui a le fric...

Elle en a encore touché deux mots à Kranz qui a rigolé en lui appliquant une grosse tape virile dans le dos; des histoires pour hystérique! voilà ce qu'il en a pensé; et il a conclu : «les bonnes femmes, ça a pas de nerf!»; puis il s'est servi un cognac et a claqué la langue; mais il est quand même allé jeter un coup d'œil au coin de la rue, histoire de se faire son idée. Mieux vaut vérifier soi-même : avec les bonnes femmes, on sait jamais. Le type à l'imper n'était pas là.

Alors Il a gueulé que c'était une combine pour pas bosser, et que si la fille faisait pas le chiffre, ça barderait. Mais ça lui a quand même posé un problème : pas touche au gagne-pain! c'est un principe sacré. Sans la fille qui monte le client tous les jours, sans son compteur au coin de la rue, finie la vie de château, envolées les belles bagnoles, disparus les costards prince de galles; et surtout macash pour les parties de cartes avec les potes. Et les parties de cartes, ça commence justement à minuit, l'heure de l'inquiétude pour sa protégée.

«Je vais pas me laisser ébranler par ces broutilles, nom de Dieu!» se ramone-t-il, ne pouvant toutefois s'empêcher d'y penser; car après minuit, la fille fait encore du chiffre; ah ça oui! : après un instant de calcul, il arrive à vingt pour cent de la recette. Mais y a pas que ça : une fille inquiète, ça fait baisser le chiffre; un trottoir pas sûr, c'est la fin des affaires. Et la sécurité du tapin, c'est le boulot du julot, foi de Kranz! une conclusion nette, sèche et sans appel s'impose : de gré ou de force, l'oiseau en imperméable doit déguerpir.

La fille l'a encore vu quatre fois, mais le temps pour lui de venir du café d'à côté, l'apparition s'était envolée.

Enfin le quinze juillet, un lundi creux et gris, il est au coin de la rue, à cent mètres; et Kranz, qui arrive juste à temps pour le voir prendre la rue à gauche, fonce à l'angle comme une fusée.

Les réverbères dispensent une maigre lumière blanche sur la large rue qui s'enfonce tout droit dans le lointain, avec ses hangars, ses fabriques et quelques gros camions garés au bord du trottoir; Kranz s'avance, regarde dans tous les sens, tourne autour des engins à plusieurs reprises, mais doit en convenir : personne. L'oiseau ne s'est tout de même pas envolé dans le ciel! machinalement, il lève les yeux et se rattrape en se disant : «on a parfois l'air con! je vais pas resté planté là comme un piquet.» Et il rebrousse chemin.

Il retourne boire un verre au bar, en avale un second puis un troisième; il serre les poings et les mâchoires, et donne un coup de pied au comptoir : cette histoire commence à lui chauffer les nerfs.

L'homme à l'imperméable disparaît une semaine puis revient au coin de la rue. La fille se précipite au bar, Kranz rapplique, fonce à l'angle et y profère des insultes : «minable qui n'a même pas de quoi payer pour monter! fous le camp, sale pédé!»

Mais il a beau courir : à l'angle, c'est toujours le même topo : il y a la rue infinie avec ses bâtiments lugubres en enfilade...et personne.

Kranz remue les épaules et toise la fille : «tu vois, ce type, c'est un minable, une femmelette»; il lève le poing : «un homme, un vrai, quand tu le traites de pédé, il veut te casser la gueule; je te dis, t'as rien à craindre, il a les chocottes.» Il étend le bras fermement et regarde la fille droit dans les yeux : «y reviendra plus.»

L'été passe, agréable pour le temps et généreux pour les affaires.

Septembre débute, modérément pluvieux; et le jeune homme à l'imperméable mastic revient à l'angle à son heure favorite, un peu avant minuit, pour y rester planté parfois une bonne heure.

Kranz, qui ne peut plus sacrifier aux parties de cartes pour faire le pied de grue au coin de grue au coin de la rue précédente, exulte : «ce type me nargue, il lui faut une bonne leçon; faut lui casser la gueule en règle. Une bonne poignée de marrons, deux ou trois dents en moins, son nez d'ange au moins en morceaux, et y reviendra plus; mais faut vite lui tomber dessus car il commence à croire qu'il a la partie belle. Faut démolir ses illusions en même temps que son portrait!»

Ce soir est un peu comme l'habitude qui s'installe et lui pèse, il vient de boire trois whiskys (c'est plus chic que le schnaps, réservé aux péquenots qu'il méprise) et de terminer une partie de cartes au bistro. Il regarde sa montre : minuit; et se dit : «faut que j'aille visiter la fille, des fois que l'autre cinglé soit là.»

Parce que le jeune cinglé au visage blême, il l'a maintenant dans la tête. Il en a même rêvé la nuit. Il le voit au coin de la rue de ses rêves; il est en train de taper partie de carte et lance : tapis! et pousse au milieu de la table tout ce qu'il a, un gros tas de billets; le joueur en face de lui cache son visage avec son jeu qu'il abat; brelan? foule? carré? pas même! combinaison gagnante, pas au dessus : quinte flush! surprise mêlée d'effroi : c'est le type à l'imperméable qui plante ses yeux dans les siens, un petit sourire ironique au coin des lèvres. Et parfois quand il marche, une curieuse impression le traverse par derrière; alors il se retourne, se demandant s'il n'est pas suivi par l'autre. «C'est le comble qu'on file la parano à un dur de mon espèce! » mâchonne-t-il, pensant n'avoir peur de rien et persuadé d'être toujours le plus fort.

La fin de mois est maussade et des bourrasques s'enfilent dans les allées ternes.

Il n'y a pas eu grand-monde ce soir et la fille se retrouve seule à faire les cent pas le long du grand mur en briques rouges; chienne de vie! fallait-il quitter son bled pour en arriver là!

heureusement, plus qu'une heure à tirer; elle allume une cigarette longue et fine avec son briquet argenté qui lui lance un éclat comme un regard, et redresse la tête en aspirant avidement une bouffée; une humeur âcre comme la fumée d'un mauvais cigare l'envahit : le mec à l'imper mastic est à l'angle, à cent mètres, impassible; elle se précipite au bar; le sang de Kranz ne fait qu'un tour : c'est cette fois ou jamais! il avale d'un seul trait une triple gnole; son œsophage se resserre; l'alcool forme dans son ventre une boule brûlante, lui prodiguant une énergie infernale. Le voilà parti comme une fusée.

Le jeune homme se sauve dans la rue adjacente; il court vite mais Kranz, dont la force a décuplé, le rattrape; il allonge le bras pour le saisir par l'imperméable : sa main glisse sur la vieille toile.

«Il peut pas m'échapper!» se confirme-t-il, soutenu par la furieuse incandescence de sa résolution. Pas faire dans la dentelle! et il se propulse d'un bond puissant en direction de son adversaire pour lui asséner un violent coup de poing contre la nuque; mais, comme prévisible, il le manque et l'autre gagne quelques mètres; sa détermination n'en est pas d'une once affectée. Il couine rageusement : «tu ne vas pas t'en tirer si facilement!» il fonce de plus belle et l'autre, se voyant rejoint, prend sur la gauche la petite porte ouverte d'un bâtiment.

Kranz s'arrête face à la pénombre : «ça, c'est une chance» se dit-il ; «ça pouvait pas tomber mieux!»

Il recule de deux pas et observe l'édifice : bâtiment assez grand, en béton brut, qui présente une large ouverture obturée par un rideau métallique ondulé; et la petite porte est alors l'unique accès. Il lui suffit donc de la fermer pour piéger le type. Il le sait pour avoir pratiqué le lieu il y a quelques années; il sourit, frappe dans ses mains et pousse un grognement de satisfaction : «fait comme un rat, mon oiseau, ça va être ta fête!»

Il entre précautionneusement. Une odeur aigre de pétrole lui révèle une poignée de souvenirs, du temps où il travaillait de ses mains, à décharger des caisses; ça fait déjà quelques bonnes années. Ça a pas duré bien longtemps, quatre ou cinq mois seulement. Ce genre de boulot, ça vous épuise. Le soir, il s'écroulait sur le vieux matelas d'une minable chambre; et tout ça pour être payé avec un lance-pierre! et ça vous fait les mains calleuses, il s'en souvient : il les ouvrait de temps à autre, obsession, pour les regarder attentivement en grommelant : «nom de Dieu, faudrait pas que ça dure trop longtemps; avec des pognes pareilles, j'vais pas aller loin.» Pas bon pour les femmes et on voit immédiatement qu'on a affaire à un ouvrier, un vrai passeport pour la misère et la honte.

«Moi, Kranz, un ouvrier! ah non alors!» il hausse les épaules et chasse vite les mauvais souvenirs. D'ailleurs on l'a viré parce qu'il s'était mis à voler; et comme Heigelsteim est petit, les employeurs se passent le mot et plus personne ne vous embauche.

«Mais c'est une chance, je connais ce lieu comme ma poche!» il ouvre de grands yeux et se frotte le menton. «Ça a pas dû beaucoup changer.» Il jette un coup d'œil circulaire : la lumière qui passe entre les montants de la petite ouverture dévoile de nombreux fûts tandis que le fond de la salle se perd dans une épaisse pénombre. Il va en un instant au compteur électrique qu'il palpe en souriant, y trouve la grosse manette qu'il actionne énergiquement : clac! rien ne vient, pas de courant. Que faire?

L'odeur le pénètre; des émanations de vieux, d'humidité et de graisse rancie : le local n'est plus utilisé depuis longtemps.

Près de l'entrée, il aperçoit quelques lampes de chantier susceptibles de dispenser une maigre lumière. Pas le temps de méditer sur le matériel; il faut s'en contenter. «ça change rien à l'affaire» grommelle-t-il en claquant la main contre la cuisse; «fait comme un rat, tu es fait comme un rat dans son trou!»

Il réfléchit un bref moment : «soit il est au rez-de-chaussée, et dans ce cas il faudra faire attention à ce qu'il ne s'échappe pas par la porte une fois que je serais derrière les fûts, le dos

tourné; soit il est au premier, et là, ça sera facile : l'étroit escalier d'accès ralentira sa marche s'il tente de s'enfuir.»

Et il commence par fouiller le rez-de-chaussée. Rien de plus simple : il lui suffit de passer derrière les tonneaux qui font un bon mètre-et-demi de haut pour environ trois-quart de large; il regarde pensivement les gros bidons en tôle; son visage prend la moue et la nausée lui monte aux naseaux, à cause du dur labeur et des petites paies qui refluent brutalement à sa conscience.

Un bruit surgit de la pénombre; ça vient d'en haut et à gauche ; il sourit : «je suis servi par la chance. J'ai toujours eu de la chance!» au premier, fastoche de coincer le mec obligé de passer par un couloir étroit avant l'escalier pentu. «Fait comme un rat!» glousse-t-il de satisfaction.

Il grimpe les dix marches raides en se disant : «s'il se sauve par là, je lui donnerai un bon coup de pied; la chute sévère recta!»

Et lorsqu'il aborde la plate-forme de l'étage, il n'a même pas besoin d'engager les investigations : à moins de dix mètres devant lui, une silhouette massive disparaît derrière une rangée de fûts gras et crasseux; il les contourne en deux bonds et pointe la lampe électrique : personne; il agite la maigre lumière à droite puis à gauche : encore personne. Perplexe, il porte la main à son front pour y découvrir de la sueur; et marmone : «ce type est un mystère, il se déplace à la vitesse de la lumière (l'expression est à la mode dans le quartier, ça fait calé en physique).»

Il n'a pas besoin de réfléchir ou de s'activer à nouveau car une voix surgit de son dos pour lui indiquer doucement : «pourquoi me cherches-tu? je suis là, à deux pas.»

III

Kranz se retourne brusquement et braque sa lampe : le type est bien devant lui, à quelques mètres. Il l'observe en de brèves secondes car on ne sait jamais; vouloir en finir vite ne doit pas empêcher un petit bilan de la situation. Il constate qu'il est jeune, dans la vingtaine commençante, avec des cheveux souple et assez courts, que sa taille et sa corpulence sont supérieures à la moyenne. Il ne s'en inquiète pas : plus petit certes il est, mais taillé comme une armoire à glace.

Les traits de son visage sont doux et harmonieux, ce qu'il ne remarque que pour conforter son sentiment de puissance : un efféminé! et sa peau est d'une pâleur d'ivoire; pas malade cependant : la teinte est d'une régularité constitutionnelle, le regard lent et l'oeil brillant. Et curieusement il est placide, ce qui confirme Kranz dans son mépris : «un cinglé! non seulement il s'est acculé dans ce trou, et je serais grandement étonné qu'il s'échappe, mais en plus il a pas peur. Un barge, un vrai, parole!»

Kranz avance doucement, non par prudence mais pour que l'autre, si rapide, ne s'enfuît pas par le côté; et il a encore dans les doigts le frôlement lisse de son imperméable.

La bête se prépare à l'assaut en courbant le dos et en bandant ses muscles; il lance d'une voix gutturale et hargneuse : « ça va être ta fête, prépares-toi à souffrir. On ne nargue pas Kranz le roi du quartier des semaines sans le payer chèrement.» Il plisse les yeux et ajoute résolument «ton compte est bon; fais ta prière, je vais te casser la tête.»

L'autre esquisse un sourire ingénu. Kranz se dit « ce type est vraiment gonflé! la correction n'en sera que plus sévère.» Une force colossale envahit ses poings.

«Pourquoi avances-tu si lentement? je suis dans l'angle et je ne peux m'échapper»; la voix est sereine et Kranz, qui n'est plus qu'à deux mètres de sa proie et sur le point de frapper, est interloqué : pourquoi ne tremble-t-il pas de peur? pourquoi n'esquisse-t-il même pas un geste de défense? c'en est de trop, il va exploser; le sang lui monte à la tête; il se souvient du match de boxe à l'armée où il avait assommé le caïd de la caserne; une étincelle de violence pure lui parcourt la cervelle; sa bouche se tord; son poing, soutenu par le mouvement tournant du buste, s'abat comme une fusée. Nom de Dieu! ça fait zuiittt; il perçoit le frôlement de la toile imperméable contre ses phalanges, fait un brusque demi-tour et manque de s'affaler sur la crasseuse dalle en béton; juste le temps de lever l'autre jambe pour récupérer son équilibre.

Surprise : non seulement l'autre a esquivé mais il est déjà à l'angle opposé de la pièce. Kranz apprécie la situation en moins d'une seconde : «il m'a eu avec son aplomb; faire vite, sinon il va se tirer! le coincer!» il avance bras et jambes écartées, l'œil féroce pour stupéfier son adversaire, et se prépare à le frapper du nouveau du poing tout en en réservant l'autre main pour le saisir. Il s'aperçoit que sa lampe est tombée au sol mais, par chance, la fameuse chance qui le suit depuis toujours, la lumière lunaire passe à travers une grande verrière juste au dessus d'eux.

L'autre est toujours placide; il ne porte aucune trace de coup; et lâche d'une voix calme et résolue : «tu te fatigues inutilement, Kranz, car tu ne pourras ne me frapper ni m'attraper.» Pendant une fraction de seconde, le voyou se demande comment l'homme à l'imperméable connaît son prénom pour réaliser qu'il a été aperçu dans toute la contrée avec sa fringante voiture de sport rouge.

«Regarde qui je suis, Kranz.»

Le jeune homme pâle enlève son imperméable et le jette à terre. Il est vêtu d'une longue robe blanche bien visible sous la verrière.

La gouape ne se laisse pas démonter pour si peu; il lance violemment en levant la main : «je sais maintenant qui tu es : un original, un échappé de l'asile, un cinglé qui se prend pour une femme!»

«Non, Kranz, observe mieux; regarde ce qui dépasse au-dessus de mes épaules; c'est quoi?»

L'autre fronse les sourcils; médusé et incapable de se reprendre malgré la colère qui surgit au fond de sa cervelle, il lâche : «ce sont des plumes, enfin des ailes plus exactement»; il écarquille les yeux et hoche la tête : «oui, des ailes.»

L'apparition ajoute d'une voix simple et agréable : «c'est bien des ailes. Et je suis un Ange»; puis il pose sur son agresseur un regard serein.

Kranz n'en croit pas ses oreilles. Des histoires, il en a entendu et raconté de quoi écrire une bible. Des histoires bla-bla-bla pour les bonniches et les paumés, pour les bourgeois qui veulent se donner des émotions, des trucs à vous endormir debout, à vous entortiller l'entendement et pour vous embrouiller jusqu'au emmerdements; des histoires à vous envoyer en enfer, et surtout pour soutirer la monnaie des nigauds. Un ange! un ange! il ne s'attendait vraiment pas à celle-là! lui, Kranz, le seigneur d'Heigelsteim, qui a essayé de se faire passer pour un avocat et qui a aussi raconté qu'il était dans les affaires, les meubles, les tableaux, les voitures; qu'il était acteur à la grande ville, qu'il connaissait la vie, les femmes, les riches, les pauvres; enfin qu'il était un homme «au-dessus du lot»; lui dire ça, à lui qui sait mieux mentir qu'un arracheur de dents. Que l'autre raconte qu'il est étudiant fauché, militaire déclassé, dessinateur dans un bureau, voyageur de commerce, bijoutier, soit! ou même curé, passe encore; mais Ange! c'est pas un boulot, ça, Ange. Ça rime à quoi? «Se fout de ma gueule!» mâchonne Kranz qui rejette sa tête en arrière et lâche un strident éclat de rire qui s'achève en un grognement féroce : «mais non t'es pas un Ange; t'es un vulgaire travelo qui a mis une

robe et des ailes empaillées.» « Pas me prendre pour un con surtout à cette heure-là! » se dit le malfrat.

L'autre n'est pas impressionné et confirme d'une voix douce et appuyée : «je suis un Ange, un vrai.»

«Ça commence à bien faire. faut en finir avec ce minable. Avec les loufs, ça sert à rien de traîner, faut faire le boulot recta!» et il lance d'une voix malicieuse : «un Ange, c'est immortel, dis-moi?» et sans attendre de réponse, il met la main à sa poche, y sent le petit instrument froid qu'il sort rapidement; il appuie sur le déclencheur du couteau à cran d'arrêt : la lame s'échappe en claquant; et il bougonne : «ça, Ange ou Démon, ça pardonne pas!»

Il avance lentement vers l'autre qui le regarde sans bouger.

«Ce coup-ci, c'est bon, je le rate pas!» et sans hésiter frappe l'homme aux ailes en plein ventre. Ça fait zuittt à nouveau dans l'air stagnant du hangar. «L'Ange» n'a même pas essayé d'esquiver; pas même un banal réflexe d'évitement. Il est resté planté, impassible.

Kranz regarde son arme, aussi propre que d'habitude, puis l'apparition avec de grands yeux ébahis, et s'écrie : «ça, par exemple, je rêve; c'est un miracle!»

L'homme à la robe blanche poursuit de sa voix suave : «tu vois, je ne t'ai pas menti, je suis bien un Ange.»

Le voyou est perplexe; ça lui pose un sérieux problème, et pourtant, les problèmes, c'est pas son genre. Il demande d'un air benêt : «je peux recommencer?» Comme l'autre hoche positivement la tête, il donne à nouveau un puissant coup de couteau. Et à nouveau, il passe à travers l'être comme s'il était d'air, ou plus exactement avec la même sensation indéfinissable qu'en touchant une toile d'araignée.

C'est incroyable! il cligne des yeux, ferme le couteau et le range dans sa poche puis regarde à terre pour réfléchir, et se dit qu'il faut vérifier plus avant.

Malgré sa répulsion, (il n'aime pas approcher les gens de près et encore moins les toucher, sauf les femmes avec lesquelles il couche, virilité oblige), il avance les mains, lentement et presque en tremblant; son souffle est devenu bref; le voilà «touchant» l'être surnaturel, en commençant par les genoux en direction de la tête et sans oublier les fameuses ailes. L'Ange ne bronche pas, comme s'il s'était attendu à cet examen; les mains passent à travers l'être comme s'il n'existait pas, sauf une curieuse impression à la limite de l'image; c'est presque imperceptible, ça fait comme lorsqu'on tient un cheveux entre les doigts; surmontant sa répulsion, il passe rapidement la main entre les jambes : pas de sexe, féminin ou masculin, rien que de la chair lisse si l'on peut dire.

Kranz, qui n'a jamais cru en rien et surtout pas en Dieu, doit en convenir. Il se pince la peau du bras pour vérifier qu'il est bien là : pas de doute. Il se frotte le menton et regarde l'Être surnaturel, bien pâle sous la lumière lunaire, mais aussi sûrement là que lui. Pas perdre le contrôle, mais il y a quelque chose qui lui échappe.

Il ose timidement une question : «mais si tu es un Ange, tu peux voler?»

«Mais bien sûr, sinon à quoi serviraient mes ailes?» réplique d'une voix sûre son interlocuteur; «et je vais t'en faire la démonstration immédiatement, bien que ça soit un peu étroit ici. Regarde!»

Une question surgit de la bouche de Kranz qui ne peut s'empêcher de la poser bien qu'il la sente intuitivement puérile : «mais tu ne vas pas t'enfuir?» La réponse est simple et immédiate : «pourquoi m'enfuiré-je puisque je ne crains rien ni personne?» «C'est juste» convient stupidement le voyou : si l'autre décide de s'enfuir, personne, pas plus lui que les murs, ne pourront l'en empêcher.

L'Ange esquisse quelques mouvements d'ailes comme pour se dérouiller les muscles et vérifier que tout marche bien, puis fait trois fois le tour du hangar en volant et revient devant Kranz, toujours étonné mais qui commence à se ressaisir : il en a vu d'autres.

L'Ange lui demande de sa voix claire : «alors, convaincu?»

Le marlou plisse les yeux; son regard s'anime; une idée germe dans sa tête. Une grande idée. Une magnifique idée pour le tirer d'affaire définitivement. De Heigelsteim, il en a marre. Condamné à vivre dans la zone industrielle à taper le carton avec des demi-sels, du menu fretin, des gagne-petits du crime. Pas même : du délit, et encore, pas gros et pas fin, style pince-monseigneur pour vider les hangars, six mois de cabane ferme; ou encore ça fait dans la récupération de métaux, de carcasses de voitures et autres ferraille tuyaux de faible valeur. Des minables qu'il laisserait choir comme la fille au coin de la rue, vulgaire dévidoir à prolo, stupide compteur futométrique de sous-classes laborieuses. Au centre d'Heigelsteim, il y a bien une bourgeoisie, en gros d'apothicaires, de notaires et de vendeurs de containers; mais c'est de la friture de province, genre réunion de bienfaisance pour l'hospice des vieux ou encore pour les anciens combattants de guerres qu'on s'empresse d'oublier, pour des combats qu'on a parfois gagné hier et qu'on fête vu qu'on n'en gagnera plus demain. Avec sa bagnole de luxe, quelques filles faciles et ses grosses bagouses, ça l'amuse d'épater les fils de notables du coin qui tirent la langue après un diplôme d'avocat ou de médecin et qui envient ses gros bras virils et sa face de dur lorsqu'il traverse la bourgade au volant d'une fringante décapotable avec une jolie potiche à la place du mort. Il sait qu'il n'est pas un bourgeois et qu'il ne sera jamais admis ici; de toute façon les bourgeois, il les aime pas; c'est dans les viscères, c'est une autre race; il se dit qu'il est au-dessus de tout ça, qu'il est un aventurier qui a la «Class», qu'il est un gars d'envergure, qu'il a du panache et ce qu'il lui faut, c'est du spectacle, du feu d'artifice, des voyages et des prolongements dans le bottin mondain. Il se pense Prince de la nuit, fabriquant d'Illusions mirifiques, Seigneur entouré d'une cour éblouie.

Et il se dit que pour être Ange, on en est pas forcément malin; que lui, il est rusé et qu'il s'en sortira mieux que les autres. Il se voit avec attraction sous grand chapiteau promeneur; et l'allure distinguée en costume en soie. Il inspire profondément; il est Kranz la «Class», Kranz le «Magnifique». Il voit le chapiteau multicolore, haut comme un building; et la foule piaffant d'impatience sur les gradins qui montent jusqu'à vous filer des crampes au mollet. Combien seront-ils? deux-cents? mille? dix mille? Le chiffre, pas d'importance! ils seront beaucoup en tout cas; et viendront de partout, en une foule épaisse à noyer le regard.

Et il y aura un roulement de tambour assourdissant; silence dans la salle! lui, Kranz, il s'y voit comme si c'était fait, sur la grande piste ronde, bien droit, le torse bombé, les épaules rejetées en arrière, visage impassible, tête haute, menton volontaire, costard noir et rouge impeccable, style queue de pie, revers dorés, pochette blanche; il lève le bras droit et penche un peu la tête pour annoncer cérémonieusement : «mesdames et messieurs, une attraction unique en exclusivité, magique, surnaturelle, incroyable! une première; un être à allure d'homme mais qui vole de ses propres ailes va apparaître; un être venu du Paradis, un Ange, mesdames et messieurs, un authentique Ange qui sera ici même, devant vous; que dis-je? PARMIS VOUS; et dans un instant à peine, mesdames et messieurs.» Puis il lance d'une voix brève, puissante et gutturale qui claque comme un coup de canon : «le voici!»; roulements de tambour, sonnez trompettes! le grand rideau s'ouvre; miracle! l'ANGE apparaît.

«Et y fera ce qui voudra!» se dit à lui-même le dur-à-cuire des faubourgs d'Heigelsteim; «y fera des tours sous le chapiteau, des vols planés, des arabesques...y passera à travers un mur de pierre qu'on aura installé pour la circonstance; et encore toutes sortes de trucs, des piqués, des plongées, des retournements; ça n'a pas d'importance, parce qu'avec un phénomène pareil, c'est du gagné d'avance. Et dans la journée, la foule viendra pour passer la main à travers l'apparition contre un simple petit billet. Ça fera des dizaines de billets, des centaines...de milliers de petits billets, de gros paquets qui feront une grosse fortune.»

Sa fortune à lui, Kranz «le Magnifique», Kranz «le Superbe», Kranz «la Class». Ah!, plus besoin de filles-dévidoirs», de casses ou d'autres plans minables; la fin de la mouise, nom de Dieu! il fera du sou honnête, parce qu'ils seront même heureux de payer; et il se dit que ce

sera du cinquante-cinquante avec la bête à ailes. Non, y prendra tout : un ange, c'est immatériel, ça mange pas, ça boit pas, ça couche pas et ça a pas même besoin d'air pour respirer! mais pour faire bonne figure (il se dit : rusé le Kranz!), il donnera un peu pour les nécessiteux, les infirmes et autres diminués. Quelques fractions centésimales, une poignée de sous. Ça fera même un bon argument pour convaincre l'apparition de travailler. Les bêtes à Bon Dieu, ça fait obligatoirement du sentiment pour les pauvres et les boiteux.

Et lui, il sera Kranz «le Magnifique», manager d'une attraction unique, nationale et même internationale. Il ira à Berlin; ah! Berlin, comme disait son père quand il était saoul; Berlin, le vrai monde la-bas; Berlin, ses somptueuses boutiques bordant de larges avenues, ses grands café à terrasses et ses dancings réputés; le nectar du Reich; il sera quelqu'un à Berlin! enfin quelqu'un! et puis il dévoilera l'attraction à toutes les grandes villes du monde où il sera reçu comme un ministre. Il ira à Paris voir la tour Eiffel et visiter les petites femmes à l'Opéra; il fera Londres, la Tamise et marchera sur son célèbre pont; et Broadway! être salué à Broadway, c'est le passeport pour la célébrité mondiale! mieux qu'à Hollywood! il ira à Varsovie où il se promènera en calèche; il marchera dans Prague, ira se perdre à Valparaiso, jouera des fortunes à Macao, dansera le tango comme un bel hidalgo à Buenos-Aères; et sur la place Rouge à minuit, emmitoufflé dans une grosse peau d'ours, il regardera la neige tomber sur le Kremlin; il fréquentera des actrices de cinéma et boira du champagne avec des directeurs de théâtre. Tiens, il se dit qu'il changera même de nom. Kranz, ça fait épais, ça fait Heigelstein. Franz, c'est déjà mieux. Ou peut-être Karl, ça fait sérieux pour un manager; non, c'est pas bon; Boris, il préfère, ça fait légende du nord.

IV

«A quoi penses-tu, Kranz?»

Le voyou sourit, le visage éclairé par une expression infantile et presque féminine; et il se met à parler doucement comme lorsque, après avoir offensé, on veut se rattraper : «ah, je vais vous exprimer un souhait : je voudrais vous présenter à mes amis; il faut que vous voyez les hommes d'ici-bas de plus près; venez voir ceux du quartier.»

Il prend conscience de sa mièvrerie et, en faisant attention à ce que sa nature violente ne reprenne le dessus, ajoute un ferme enthousiasme à sa parole pour convaincre son interlocuteur; il lève la tête et écarte les bras en signe d'ouverture : «tu te rends compte, toi, l'Ange, tu peux devenir célèbre! on te reconnaîtra partout; tu seras une vedette, on parlera de toi à la radio, on verra ta photo dans les journaux et tu seras aux actualités des cinémas!»

«Mais je n'ai pas besoin de ça puisque je suis immortel. Je n'ai d'ailleurs besoin de rien; j'étais venu sur terre pour une brève visite et me suis intéressé aux curieux comportements des êtres de la rue où tu m'as surpris.»

Kranz est un homme pratique, certain que tous les êtres sont corruptibles; et surtout il est convaincu de sa supériorité; ce qu'il faut trouver, se dit-il, c'est le bon argument : «tu es un être fantastique, tu les étonneras, on t'admira, on t'écouteras; et tu pourras utiliser ton succès

pour faire le Bien; viens, je vais te présenter à mes amis. Est-ce que tu peux être là demain à minuit, au coin de la rue?»

L'Ange concède : «bon, puisque ça paraît te faire plaisir, je serai demain à minuit à l'endroit habituel, au coin de la rue.»

«Tu y seras vraiment?» demande Kranz doucement; l'Ange alourdit sa voix afin d'écartier tout doute : «comment peux-tu mettre ma parole en doute? Je suis un Ange, un assistant de Dieu et j'ai sa perfection. Penses-tu que Dieu ne tienne pas ses promesses?»

Kranz se souvient vaguement des quelques leçons de catéchisme qu'il a reçues lorsqu'il était à l'école communale où il ne brillait pas par ses notes, sauf lorsqu'il trichait, et déjà par la force de ses poings. Il ne croit pas en l'existence de Dieu mais on lui a effectivement enseigné qu'il est moralement irréprochable et, par conséquent, ses créatures les plus proches, les Anges, ne peuvent mentir; il regarde en l'air, comme pour consulter la présence céleste, et tourne plusieurs fois l'argument dans sa tête; il n'a rien à y ajouter et le voilà convaincu.

«Je m'en vais. A demain minuit, à l'endroit convenu»; il lève la main et regarde le voyou bien en face : «j'y serais sans faute; mais après, je disparaîtrai pour toujours car je retournerai au Ciel.» Puis il agite ses ailes doucement comme pour les éprouver et traverse la verrière grâce à quelques puissantes poussées; des tourbillons d'air battent le visage du voyou qui lève le visage pour voir l'Ange s'élever dans l'épaisseur nocturne jusqu'à former un point évanescent.

Kranz, assis devant une bière, jubile en préparant comme un acteur de théâtre la tournée de ses relations, une dizaine de personnes. Les mots tournent dans sa tête : «j'ai un spectacle unique à vous montrer; une surprise, une vraie, une grande! vous n'en reviendrez pas! ce soir même à minuit, vous verrez un événement magique, fantastique!»

Voilà ce qu'il dit à Johnny Monte-en-l'air, un casseur fraîchement libéré du gnouf, et qui sera là car il doit tant à Kranz qui se prend pour son grand frère et lui prodigue moult conseils au sujet de tout et de rien; et aussi Rosé Vilains-papiers, fabricant à la petite semaine de cartes d'identité, de permis de conduire et de documents administratifs divers, une profession utile dans la zone industrielle où on n'est pas trop regardant sur la main d'œuvre étrangère; et il rend visite à Django dit «Le désosseur» à la mèche rebelle, au regard de velours et violoniste à ses heures. Lui aussi sera là car c'est un voyeur qui manque rarement un spectacle gratuit, surtout lorsqu'il est convaincu qu'il s'agit d'une histoire de femme ou de voiture. Il va voir Birgitt, tapineuse de son état, dite «Les deux volumes», à cause de ses seins et de ses fesses volumineux. Elle viendra de toute façon car elle doit régler une affaire avec la fille à Kranz. Il rencontre par hasard les jumeaux nabots, tricheurs invétérés par nature comme par profession, et qui n'ont pas leur pareil pour dépouiller aux cartes le bourgeois égaré. Puis il s'arrête au Mirliton, un cabaret où Carlita le travesti tient son «show»; il n'aime pas son genre, «dégénéré», pense-t-il; mais Carlita s'exhibe et joue du popotin depuis des années, alors pour le futur spectacle de l'Ange, son expérience pourrait être utile; les relations, ça sert à ça.

«Ça se pourrait que Kranz ait une nouvelle bagnole avec un poste-radio (une nouvelle invention qui fait fureur; voir le paysage défiler en écoutant de la musique!); une caisse du genre Chevrolet-Cadillac rose, avec des sièges rouges, comme celle de Tonton-les-filles qui règne sur la ville d'à côté et qui se promène dans un «bateau» si long que même les flics n'osent pas l'arrêter quand il roule de travers, la cervelle flambée au cognac; ou un diamant gros comme un pruneau qui vaut un paquet de dollars, vu que dans le coin, on s'en fout des diam's mais pas des dollars; ou encore une nouvelle poule à inaugurer; et peut-être qu'on pourra se rincer gratis pour une première!» voilà ce que se dit la bande toujours à l'affût d'un bon coup.

Et ils sont là une bonne demi-heure avant, avec leurs fringues d'enfer. Tous ceux prévus : Django a sorti de la naphthaline son costard à jabot pour jouer les aristocrates du siècle des

Lumières, probablement une rapine dans un château de Bohême; Birgitt «les deux volumes» a mis ses avantages en valeur, comme elle vient du boulot à deux pâtés de maison de là; les jumeaux portent redingote et chapeaux haut-de-formes, comme à leur habitude, car un joueur «pro», ça doit forcément ressembler à un banquier. Quelques autres encore sont venus pour avoir eu vent de l'affaire on ne sait trop comment, dont une tribu de voyous à blousons de cuir comme une carapace et qui ne quittent pas d'une semelle leurs grosses motocyclettes trafiquées; et aussi Sweet Death au teint cireux qui n'a pas son pareil pour dépouiller les pharmacies de leur morphine pour les fourguer aux monstrueuses bases américaines d'occupation ; et deux filles encore, plantées là, à attendre le client; et même un bourgeois ivre qui cherche désespérément à travers la brume de son intoxication les raisons de l'attroupement et qui ne s'est pas encore rendu compte qu'on vient de le délester de son porte-monnaie.

Il fait presque beau. La lune est au rendez-vous; quelques nuages traversent le ciel et la brise égaye l'atmosphère.

Kranz a revêtu son costard en soie bleu, noué sa cravate jaune qu'il a assortie d'une pochette verte, et porte des chaussures neuves en croco. Droit et fier comme Artaban, se prenant déjà pour Franz «Le magnifique» ou plutôt Boris «Le superbe»; il sourit : le réel changement d'identité, c'est pour dans quelques instants.

Ils piaffent d'impatience et le questionnent sans relâche : «alors Kra, qu'est-ce tu nous mijotes?» Il déteste ce diminutif qui transpire la zone. On tente même le coup de bluff : «allez, on t'a vu, avec ta nouvelle bagnole et la poule avec. Tu vas pas nous la faire, à nous les vieux de la vieille!»; et même un des jumeaux, le plus difforme, pourtant peu loquace, lance, téméraire : «j'espère que tu nous as pas dérangé pour rien, ça nous coûte de la tune, on avait un pigeon plein aux as au poker.» Kranz se raidit, regarde distraitement sa montre : pas les regarder! pas parler! le mystère est dans le silence et le respect dans l'indifférence. Et puis basta! mépris!»

Minuit passe; les minutes s'écoulent dans un silence étouffant. Vient minuit cinq, puis six...dix. Alors ça rouscaille dans les rangs : «alors, Kranz, tu nous la lâches, ta nouvelle poule!» Un petit voyou à moto se risque même à un : «Kranz bidon!»; le mac lève le doigt vers son visage, durcit les traits et réplique, piqué au vif : «moi, bidon? moi qui ait démoli Kristopher «Poings d'acier» et qui ait mis la patate à Fiodor «Le cosaque»; vous avez de la chance que j'sois en attente d'un truc magistral. Et je vous promets du jamais vu, du magnifique, du surnaturel; vous allez voir du miracle; je vais vous montrer une exclusivité qui va me sortir d'Heigelstein; à Berlin je crécherais, à New-York ou Macao encore!»; et il n'entend plus les protestations chuchotées et les ricanements : il vient de s'envoler loin d'ici. Brume opaque de la promesse de célébrité.

Minuit quinze arrive; il sautille sur ses talons d'impatience; et la parole du Bon Dieu, alors? Ca vaudrait rien ?

Enfin du coin de la rue le jeune homme pâle revêtu de son vieil imperméable mastic arrive de sa démarche placide; une étincelle jaillit dans la cervelle du mac : c'est comme s'il était sous le grand chapiteau à Moscou, Varsovie ou Valparaiso, et que retentisse l'orchestre avec sa batterie fracassante et ses cuivres tonitruants, que la foule massée sur les gradins retienne son souffle tandis que le grand rideau aux milliers de paillettes scintillantes s'ouvre sur un gouffre sombre.

Son visage se détend, il penche la tête, lève le bras en direction de l'homme au blême visage. Du groupe amassé à proximité du mur en briques rouges fuse une voix : «mais c'est le type maquillé que j'ai vu roder dans le quartier ces derniers temps, un paumé, peut-être un soldat démobilisé.» Un autre ajoute crûment : «plutôt une petite pédale, oui!»

Kranz arbore un air satisfait : «mais non, messieurs dames, vous vous trompez; patience! le dénouement extraordinaire arrive; voici l'Être merveilleux que vous ne vous attendiez pas à rencontrer sur terre.» Il lève la tête et les mains au ciel avec inspiration : «voici une grande apparition : un Ange, un vrai de vrai, être évanescent d'air et de lumière. Ouvrez les yeux, mesdames et messieurs, regardez bien le miracle!»

Il sort de sa poche son couteau à cran d'arrêt et appuie sur le déclencheur : la lame s'échappe en claquant. L'arme étonne. On retient son souffle dans la petite foule. Le jeune homme pâle s'est arrêté en face de cette bête de Kranz et, parfaitement placide, s'adresse à lui : «tu vois, comme convenu, je suis venu; j'ai tenu ma parole.»

Mais Kranz ne l'écoute plus; ses yeux luisent; il lève d'un geste lent et sûr son couteau bien haut; tout le monde a compris : un coup est destiné au jeune homme blême.

Et Kranz abat son bras avec force et détermination; on pousse un « Oh! » de stupéfaction. Il n'en croit pas ses yeux; «Merde, lâche-t-il avec étonnement; et il renouvelle l'acte brutal aussi automatiquement qu'on recommence une manoeuvre simple après une malencontreuse tentative. Et le deuxième coup frappe à nouveau le jeune homme en pleine poitrine.

Le voyou regarde sa main, pétrifié : elle est pleine de sang. Il lâche l'arme souillée qui frappe le bitume avec un bruit mat.

Il regarde les autres, saisis d'effroi; puis il ouvre la bouche : il voudrait raconter la scène du hangar la veille au soir; hier soir, c'était seulement hier au soir ! mais il se rend immédiatement compte de l'absurdité de son intention; que s'est-il donc passé? Il n'y a plus rien à dire, c'est sûr; corps allongé sur la chaussée, étrangement immobile ; le fait parle de lui-même.

Birgitt «Les deux volumes», humaine intention, s'avance et s'agenouille, elle ouvre l'imperméable et porte la main au cou et au ventre du corps dévoilé. Son visage se crispe tant que les mots lui viennent avec peine : «Ce type est mort, et mort de mort; les macchabées, ça me connaît; j'en ai vu en pagaille : j'étais infirmière pendant la guerre.»

Kranz est figé d'étonnement, bouche ouverte et la main ensanglantée, pendante comme si elle ne lui appartenait plus.

La fille qu'il soutient lui crie : «Kranz, t'es cinglé! qu'est-ce qui t'as pris de poignarder ce travlo?»

Un avertissement fuse qui lui traverse la conscience comme un glaive : «qui va croire cette histoire de fou ? vas-t-en, Kranz; fous le camp, tout de suite! reviens jamais ici! disparais! pour toi, c'est la perpette, au mieux! ou la potence, la corde jusqu'à ce que mort s'en suive!»

Tout autour, on se secoue, on émerge de la torpeur macabre. On murmure : «il est barge; qu'est-ce qui lui a pris?»; «y va foutre en l'air toutes nos petites affaires ?»; «les flics vont enquêter dans le quartier et plus nous foutre la paix.»

Sans comprendre pourquoi, Kranz mâchonne : «cuit de cuit, nom de Dieu! je suis cuit!» Dégoûté, il tourne la tête et essuie machinalement sa main contre son beau costard en soie bleu, stupéfait de la trace sanglante; il voit la rue blafarde qui s'enfonce dans la nue profonde. Une proposition émerge du fond de sa cervelle aussi impérativement que l'éruption furieuse du volcan : fuir Heigelsteim et le reste! il ne se commande plus; ne pense plus, ne se sent plus; les muscles de ses cuisses se bandent et il se met à courir de toutes ses forces; il aperçoit le bitume qui défile sous ses jambes.

Fuir, droit devant, sans autre pensée que l'échappée définitive; ne plus s'arrêter; c'est sa seule chance; et il en est absolument convaincu.